

DISCIPLES AUJOURD'HUI

MAGAZINE FRANCOPHONE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS LE CANTON DE FRIBOURG | JUILLET 2025 N°36



RÉFLEXION

Le changement

INTERVIEW

L'espérance dans la vie
d'un moine

DOSSIER

Charles Journet

SANTÉ

L'onction des malades

ÉDITEUR:

Église catholique dans le canton de Fribourg.

ADRESSE:

Service communication
Boulevard de Pérolles 38
1700 Fribourg
info@cath-fr.ch
026 426 34 13

LECTORAT:

Agents pastoraux, personnes bénévoles et engagées en Église, instances ecclésiastiques et toute personne intéressée.

PARUTION:

4x par an.

ÉQUIPE DE RÉDACTION:

Véronique Benz, Pascal Bregnard, João Carita, Barbara Francey, Aurelia Pellizzari, Micheline Pérez, Sylvain Queloz et Emmanuel Rey.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO:

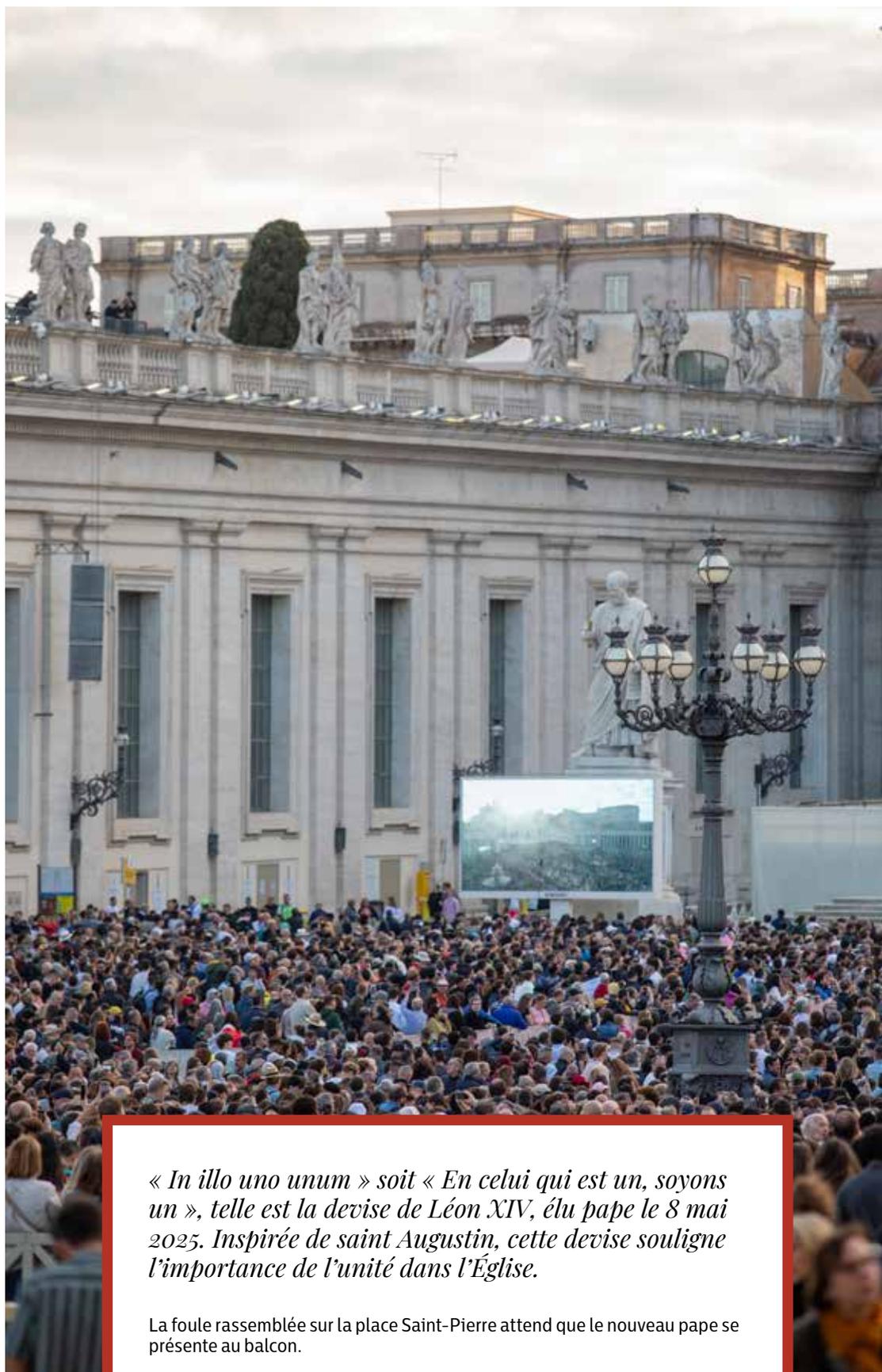
Rémy Berchier, Michel Cagin, Alexandre Frezzato, Nicolas Glasson et Jacques Rime.

COUVERTURE:

Le ville de Fribourg vue depuis le pont de Saint-Jean. Entre les paroisses d'aujourd'hui et les changements à venir, entre l'ici et l'au-delà nous avons de nombreux ponts à franchir.

PHOTO:

V. Benz



« In illo uno unum » soit « En celui qui est un, soyons un », telle est la devise de Léon XIV, élu pape le 8 mai 2025. Inspirée de saint Augustin, cette devise souligne l'importance de l'unité dans l'Église.

La foule rassemblée sur la place Saint-Pierre attend que le nouveau pape se présente au balcon.

© J. Carita

SOMMAIRE

04

ÉDITORIAL

Un lieu de culture
et d'échange

05

RÉFLEXION

Le changement
dans la Bible

08

RÉFLEXION

Un exemple de
changement :
les fusions de
paroisses

11

RÉFLEXION

Au diable le
changement...

12

À LIRE ET À VOIR

Les propositions
de La Doc

13

DOSSIER

Charles Journet

17

RÉFLEXION

L'espérance
eschatologique

21

INTERVIEW

L'espérance dans
la vie d'un moine

24

SANTÉ

L'onction des
malades :
sacrement pour
les malades

26

MÉDITATION

Notre Père
qui êtes aux cieux

ÉDITORIAL

Un lieu de culture et d'échange



Au mois de juin, la nature est luxuriante. Fruits et légumes abondent dans les champs et les jardins. À cette période de l'année, j'ai l'habitude d'aller dans une ferme de mon village faire de l'autocueillette. La première de la saison est celle des fraises. C'est un ravissement de se retrouver sous le soleil dans une grande fraiseraie. Un récipient à la main, je commence toujours par goûter une fraise avant de les ramasser et d'imaginer la confiture et les desserts que je vais pouvoir faire.

L'autocueillette n'est pas seulement un moment de partage avec la création, mais également avec les autres cueilleurs ! Les inconnus se saluent, les connaissances bavardent. Nous échangeons sur la pluie et le beau temps, la famille, la politique... Quelques personnes qui savent que je suis engagée par l'Église me parlent de cette institution. Notre discussion dévie sur le travail en cours, c'est-à-dire la réalisation de ce magazine. Nous évoquons le changement, non celui de la Bible, présenté par Barbara Francey, mais celui vécu dans nos paroisses et nos unités pastorales. Le sujet est vaste ! Les gens s'expriment sur les équipes pastorales, dont les membres, surtout les prêtres, changent trop souvent, sur le manque de catéchistes, sur les églises qui se vident et des fusions de paroisses, un sujet dans l'air du temps. Ce numéro consacre un article à la fusion de la paroisse Saint-Laurent. Deux des acteurs de la plus importante fusion de notre canton, l'abbé Jean Glasson et Alexandre Duc, nous la font découvrir.

Un monsieur, que je ne connais pas, rejoint notre petit groupe. Un de ses parents est décédé. Nos discussions s'orientent naturellement sur la mort et la résurrection. La réflexion d'Alexandre Frezzato sur l'espérance eschatologique, que vous pourrez lire dans ce magazine, me permet de converser avec éloquence. L'interview de Frère Henri-Marie Couette, de l'abbaye d'Hauterive, illustre parfaitement les propos d'Alexandre. Un très beau témoignage sur nos fins dernières habitées d'espérance.

Tout en ramassant les fraises, les sujets de discussion défilent. J'écoute ce babillage d'une oreille distraite lorsque soudain un nom m'interpelle : Journet. Une personne plus âgée, qui se souvient du cardinal Journet, parle des 50 ans de son décès. À cette occasion, l'Université de Fribourg lui a consacré ce printemps un congrès. Le dossier central de ce numéro a été réalisé grâce à l'aide de trois fins connaisseurs de Charles Journet, le Frère Michel Cagin, les abbés Nicolas Glasson et Jacques Rime. Il vous permettra de découvrir l'auteur de la plus ambitieuse ecclésiologie du 20^e siècle.

Mon petit cageot rempli de fraises, je salue les cueilleurs. En rentrant chez moi, je constate que finalement l'autocueillette est un sacré lieu de culture et d'échange !

Bonne lecture et bel été !

Véronique Benz

RÉFLEXION

Le changement dans la Bible

Faut-il le rappeler ? La Bible est une collection de livres réunis et reconnus par les chrétiens comme normatifs pour la foi. Nous n'y trouverons pas de traité sur le sujet, mais des histoires de vie, des lois, des écrits de sagesse, des évangiles, des lettres... C'est à partir de textes de genres et d'époques différents que nous poserons quelques jalons sur le changement.

Les Écritures saintes ne baignent pas dans l'abstraction mais privilégient le concret. C'est pourquoi le terme même de changement est peu présent. Un verset mérite d'être cité : « Tout don excellent, toute donation parfaite vient d'en haut et descend du Père des lumières, chez qui n'existe aucun changement, ni l'ombre d'une variation » (Jacques 1, 17, BJ).

DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Une parole qui déplace

Qu'est-ce qui marque le commencement du peuple d'Israël ? Une parole divine adressée à Abram : « Quitte (ou : va, oui, va loin de) ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple » (Genèse 12, 1-2a).

Ce changement de lieu entraîne Abram vers l'inconnu. Il traduit le passage d'un monde dans lequel Abram s'inscrit par la

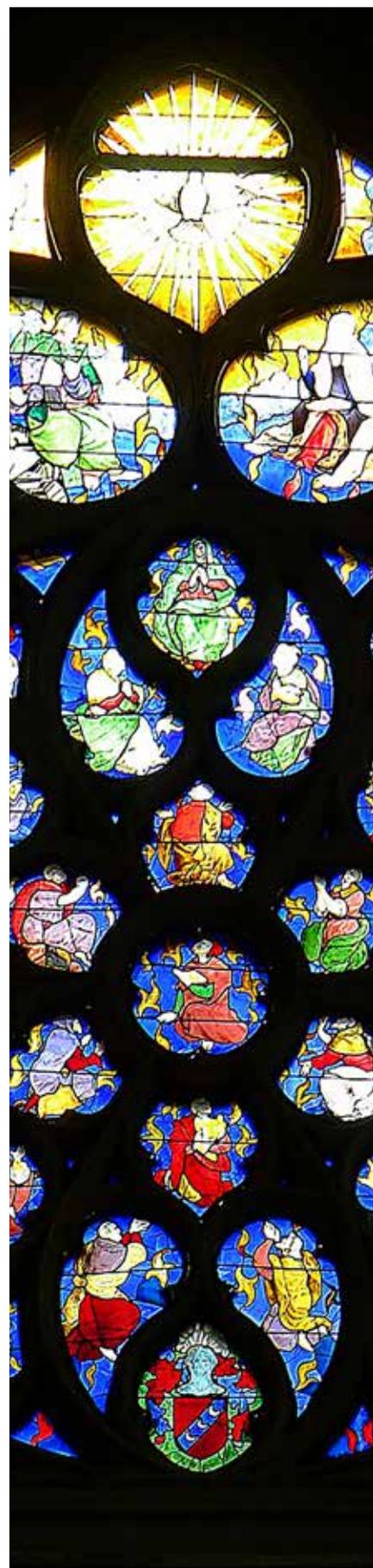
naissance à une réalité reçue dans la foi.

Le patriarche ne sera jamais propriétaire de la terre de la promesse, excepté le lieu de sépulture de Sarah. Il se caractérisera comme un « étranger résident » (23, 4). Le même type d'expression est repris en 1 Pierre 2, 11 pour désigner la condition du chrétien dans le monde.

Changer de dieu ?

« Une nation change-t-elle de dieux ? Or ce ne sont pas même des dieux ! Et mon peuple a échangé sa Gloire contre l'Impuissance ! » (Jérémie 2, 11)

Le prophète Jérémie met en garde contre le danger de s'appuyer sur de fausses sécurités, sur des réalités qui passent au lieu de mettre sa confiance en Dieu.



”

Un changement doit se produire en soi, un retournement qui amène une nouvelle manière de penser, de voir la réalité, d'agir.

Changer de conduite

Le même Jérémie proclame des paroles dures : « Un Éthiopien peut-il changer de peau ? Une panthère de pelage ? Et vous, pouvez-vous bien agir, vous les habitués du mal ? » (Jérémie 13, 23)

Certains semblent dans l'impossibilité de changer, de renoncer au mal pour le bien.

« De leurs voies, ils ne se détournent pas. » (15, 7b) Le constat semble désespérant et pourtant le prophète ne cesse de parler pour réveiller les consciences et susciter un retour, une conversion.

L'appel à changer de conduite est une constante prophétique (voir par exemple : Jérémie 7, 3 ; Ézéchiel 33, 11).

Une image déformée de Dieu

L'expérience de la souffrance peut venir troubler l'image de Dieu. « Tu t'es changé en bourreau pour moi, et de ta poigne tu me brimes. » (Job 30, 21 TOB) L'épreuve (deuil, perte, maladie...) peut donner à croire à celui ou celle qui la vit que Dieu lui veut du mal.

DU NEUF EN JÉSUS

« Changez en profondeur »

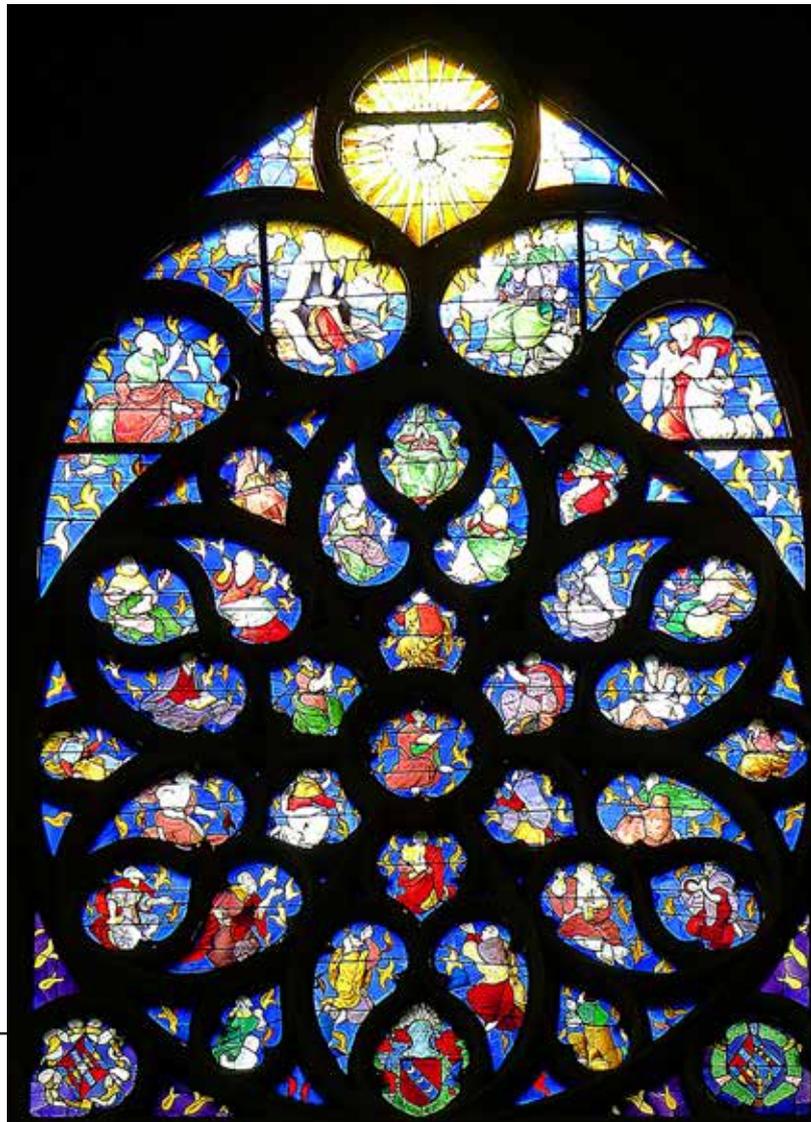
Le moment est arrivé en Jésus où Dieu peut manifester pleinement sa présence et sa bonté, sa compassion (voir Marc 1, 15). La part de l'humain, c'est d'engager sa liberté pour réaliser cette parole : « Convertissez-vous et croyez à l'Évangile ». Un changement doit se produire

en soi, un retournement qui amène une nouvelle manière de penser, de voir la réalité, d'agir. Quant à la foi, elle détourne de l'ego pour recentrer sur un autre. Elle fait entrer dans cet espace de vie offert par Dieu, loin des contraintes du paraître, de l'avoir et du pouvoir. En Matthieu 18, 3, Jésus appelle à changer et à devenir comme des enfants.

L'ESPRIT MOTEUR DE TOUT CHANGEMENT

© Wikimedia Commons

—
La Pentecôte, rose méridionale de l'église Saint-Germain l'Auxerrois à Paris.



Socialement

Jésus ne cautionne aucune marginalisation. On le critique parce qu'il mange avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs (voir Marc 2, 16). Son attitude est caractérisée par un accueil inconditionnel et un mouvement vers les rejetés. N'a-t-il pas touché un lépreux, ce qui était interdit (voir Marc 1, 41) ?

Paul exprime à plusieurs reprises le renversement opéré dans la société par la foi en celui qui est mort sur la croix et ressuscité.

« Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus. » (Galates 3,27-28) Le baptême place les individus sur pied d'égalité.

En effet, chaque être humain, homme ou femme, est aimé et sauvé par pure gratuité, en Christ, quelles que soient ses qualités, le peuple auquel il appartient ou sa condition sociale.

« Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un, détruisant la barrière qui les séparait... » (Éphésiens 2, 14, voir aussi v. 15-22).

Les murs de séparation tombent, la communion entre les humains est possible.

Le rapport au religieux

Jésus met en garde contre une religion tournée sur elle-même et qui n'est plus transparente à Dieu. Il place l'humain au centre : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » (Marc 2, 27).

Il dénonce un rapport au religieux et à la Loi devenu mortifère : « Ce qui est permis le jour du sabbat, est-ce de faire le bien ou de faire le mal ?... » (3, 4)

Les rites et les pratiques religieuses ne doivent pas être pris comme des absolus.

Transformation radicale

Par le don de l'Esprit saint, un changement fondamental advient : fils et filles

de Dieu en Jésus Christ, les baptisés sont rendus capables d'aimer au-delà des limites naturelles et de pardonner. Une illustration est offerte par Étienne en Actes 7.

AUJOURD'HUI

Ce qui doit changer, c'est d'abord chacune et chacun personnellement, en s'appuyant sur Dieu qui ne change pas. L'Esprit saint est à l'œuvre dans les cœurs et produit du bon fruit. La vigilance est de mise, car on retombe vite dans les habitudes (personnellement et relationnellement). L'ouverture à l'autre dans sa différence, son originalité devrait faire partie de l'ADN du chrétien. Pensons en particulier aux néophytes, nouvellement baptisés : savons-nous leur faire place au sein de nos communautés ?

Le livre de l'Apocalypse nourrit notre espérance : l'horizon est un monde sans mal, harmonieux (chapitres 21-22). À nous d'y travailler déjà aujourd'hui...

Barbara Francey

Congrès Mission



Le Congrès Mission rassemble des milliers de chrétiens autour de cette question toujours nouvelle : « Comment proposer l'Évangile à la société actuelle ? » Grâce à de nombreux ateliers, conférences, et temps de prière, chacun peut renouveler son élan missionnaire, découvrir de nouvelles idées et créer un large réseau.

Du 7 au 9 novembre 2025, Paris-Bercy (Accor Arena)

Public cible :

agents pastoraux, catéchistes, bénévoles

Informations :

www.cath-fr.ch/congresmission

Contact :

Service formations, formation@cath-fr.ch



RÉFLEXION

Un exemple de changement : les fusions de paroisses

« Osons le changement », disait notre évêque Mgr Charles Morerod lors de la dernière session pastorale. Un changement important est la fusion des paroisses, notamment dans le canton de Fribourg, qui en compte plus d'une centaine. Nous faisons le point, avec l'abbé Jean Glasson et Alexandre Duc, deux des acteurs de la fusion des paroisses de l'UP Saint-Laurent, la plus grande fusion de paroisses qui ait eu lieu dans notre canton.

Comment est née l'idée de cette fusion ?

Alexandre Duc : La paroisse Saint-Laurent est issue des douze paroisses qui composaient l'unité pastorale du même nom. Sur les douze paroisses, il y avait déjà des paroisses qui avaient fusionné comme Les Montets (fusion entre Montet et Aumont) et Notre-Dame des Flots (fusion des paroisses de Montbrelloz, Forel et Rueyres-les-Prés). L'élément déclencheur a été la fusion de la commune d'Estavayer-le-Lac. Huit des douze paroisses étaient concernées par la fusion de la commune. Cela posait problème, d'une part pour l'encaissement des impôts paroissiaux puisqu'ils sont encaissés par les communes qui nous le reversent, d'autre part les paroisses n'avaient pas le même taux d'imposition ce qui aurait compliqué la tâche de la répartition.

Jean Glasson : Chaque fois qu'il y a des fusions de communes, il faut faire de nombreuses conventions pour répartir les impôts. Lors d'un conseil de gestion, nous nous sommes demandés si au lieu de suivre les communes, nous ne pouvions pas être

prophétiques en lançant une fusion pour l'ensemble de l'unité pastorale. Cela faisait, à l'époque, plus de dix ans que la pastorale fonctionnait harmonieusement. Nous avions déjà une seule équipe pastorale, un seul secrétariat, un seul horaire de messes, une feuille dominicale unique, un conseil pastoral, un conseil de gestion et un magazine pour l'ensemble de l'UP. Nous avions une bonne entente et une excellente collaboration. À ma grande surprise lorsque l'idée a été proposée, les gens étaient partants.

Comment s'est réalisée cette fusion ?

Jean Glasson : Le processus a été très bien mené par le Conseil de gestion. Assez rapidement deux commissions de réflexion ont été mises sur pied : une autour du taux d'impôts et l'autre pour la structure de la convention. Pour l'équipe pastorale, cela ne changeait pas grand-chose. Le plus grand changement concernait le curé modérateur qui dorénavant n'aurait plus qu'un seul Conseil de paroisse. Cela facilitait considérablement toute la prise en charge administrative et organisationnelle pour la ges-



L'ABBÉ JEAN GLASSON

© A. Volery

Il était le curé modérateur de l'UP Saint-Laurent lors de la préparation de la fusion.



ALEXANDRE DUC

© G. Losey

–

Président sortant du Conseil de paroisse Saint-Laurent.

tion des bâtiments et du personnel. Nous étions conscients que cela ferait un vaste ensemble. Il y avait officiellement douze paroisses, mais issues de quinze paroisses, donc quinze églises paroissiales et autant de chapelles. Nous avons un important patrimoine et beaucoup de personnel. C'était un sacré défi !

Dès que j'ai constaté que la fusion était comme un fruit mûr, qu'elle arrivait au bon moment, qu'elle venait de Dieu, mon rôle a consisté à rassurer les paroissiens et à appuyer le Conseil de gestion.

Alexandre Duc : La pastorale travaillait déjà ensemble au niveau de l'unité pastorale, il ne s'agissait plus que d'une fusion administrative. Les deux premières années, nous avons préparé le projet de fusion. Nous nous sommes appuyés sur le document de base de la Corporation ecclésiastique. Dans le comité de fusion, chaque paroisse était représentée. Lors de chaque séance, nous parlions d'un sujet qui devait ensuite être validé par les Conseils de paroisse. Nous sommes arrivés assez rapidement à une convention de fusion qui convenait à tout le monde. Puis nous avons fait une soirée d'information.

Les paroissiens étaient-ils inquiets ?

Jean Glasson : La principale crainte des paroissiens était d'être dilués dans un grand ensemble. Ils disaient : « Estavayer-le-Lac va tout prendre ! Nous n'aurons plus de messes chez nous ! S'il n'y a plus qu'une seule paroisse, comment serons-nous entendus ? Comment un conseil va-t-il pouvoir s'occuper de tous les bâtiments ? Comment pourrions-nous transmettre nos idées et nos informations ? » Les gens ont soulevé des questions liées à la vie et à l'identité des paroisses. Toutes ces interrogations étaient légitimes. Autant du côté d'Alexandre que du mien, il s'agissait de rassurer les paroissiens.

Au sein de l'équipe pastorale, nous avons constaté que le grand défi était de faire vivre les communautés. Des conseils de communauté ont été mis sur pied dans chacune des anciennes paroisses. Ces conseils ont pour tâche d'assurer une vie pastorale locale, comme l'accueil des nouveaux arrivants, un temps de prière ou d'adoration, la récitation du chapelet, un apéritif après une fête, etc. Dans la dynamique d'AD 2000, ces conseils de communauté étaient déjà promus, mais dans les faits, ils n'ont jamais pu trouver leur épanouissement parce que dans nos paroisses il y a toujours un Conseil de paroisse qui porte pratiquement ce souci. Tandis que là, tout à coup, ils avaient tout leur sens. La création des conseils de communauté a beaucoup apaisé les paroissiens.



LA PAROISSE SAINT-LAURENT

© DR

–

La paroisse Saint-Laurent, au bord du lac de Neuchâtel, est issue de la fusion de 12 paroisses.

Fusionner est-ce avantageux pour les paroisses ?

Alexandre Duc : Chaque paroisse avait une bonne situation financière. Il ne faut pas fusionner pour faire des économies.

Cependant, nous constatons que nous avons un plus grand impact financier, notamment pour de gros travaux comme la rénovation d'une église. Par exemple à l'église de Nuvilly, nous avons pu faire la toiture et les façades en même temps. Nous avons également un meilleur contact avec les entreprises régionales.

À court terme, la fusion a réglé la problématique de trouver des personnes pour s'engager au sein du Conseil de paroisse.

Quel est le plus gros problème que vous avez dû traiter ?

Alexandre Duc : Un des gros sujets était le personnel. Chaque paroisse avait sa manière de régler les choses. Par exemple, il y avait des bénévoles qui étaient payés dans une paroisse et pas dans l'autre. Nous avons mis de l'ordre et uniformisé les pratiques. Il ne faut pas avoir peur de proposer la fusion. Ce n'est pas parce que nous fusionnons que nous perdons quelque chose. Si c'est le cas, ce n'est en tout cas pas à cause de la fusion. S'il y a moins de messes, c'est parce que nous avons moins de prêtres, mais pas parce que nous avons fusionné.

Propos recueillis par Véronique Benz

La paroisse Saint-Laurent en chiffres (situation fin 2024)

Elle comprend 9061 paroissiens et...



4 animateurs des messes des familles



26 sacristains



3 organistes



13 personnes pour l'entretien du linge



10 fleuristes



9 personnes au service administratif et diverses activités



9 directeurs de chœur



30 concierges



37 catéchistes



45 membres des conseils de communauté



11 responsables des chauffages et des cloches



6 membres de l'équipe pastorale

Au diable le changement...

Ce texte est inspiré du célèbre auteur C.S. Lewis. Dans son roman « *Tactique du diable, lettres d'un vétéran de la tentation à un novice* », C.S. Lewis donne la parole à un vieux démon qui va initier une jeune recrue. Dans le sillage de C.S. Lewis, Pascal Bregnard a imaginé une lettre écrite par le tentateur à son diable de disciple.

Cher disciple (et crois bien que ce « cher » résonne du prix exorbitant de ta médiocrité),

Je me suis cassé une corne en lisant ton dernier rapport. Ton inaction m'afflige ! Non content de l'agitation synodale, voilà que l'évêque de tes ouailles se met à psalmodier les louanges du changement ! Ce virus insidieux menace notre terrain de chasse favori : l'Église. Si l'adversaire parvient à greffer sa dynamique de conversion (le mot me donne la nausée !) à cette institution millénaire, nos plus belles prises risquent de s'effriter comme poussière d'encens. Bouge-toi, ver de terre ! Je ne sais plus à quel diable me vouer.

Le changement... cette chimère que les humains caressent et redoutent avec une égale ferveur ! Ils en parlent à satiété sans jamais en sonder la profondeur. Pour nous, c'est la peste. Surtout, veille à ce que tes marionnettes ne discernent jamais cette vérité fondamentale : l'immuable, c'est l'ennemi, pas cette forteresse de traditions qu'ils vénèrent tant. Stop ! Gloire aux habitudes moisiées ! Vive la routine mortifère et que jamais l'idée d'un nouveau souffle ne les effleure. Qu'ils croupissent dans leurs zones de confort, aveugles au fait que le barbu céleste les invite à larguer les amarres pour l'accueillir vraiment. Quelle infamie de sa part !

Le changement brise les chaînes de la routine. Cette arme si efficace qui anesthésie les âmes et maintient ces infâmes créatures dans une léthargie bienheureuse. N'oublie jamais, vermisseau, que le changement authentique est notre ennemi juré. Il réveille les consciences engourdies, met en lumière la tiédeur spirituelle, insuffle l'espérance et conduit à cette abomination qu'ils appellent « transformation intérieure ». Pire encore, il fertilise le terreau de la croissance spirituelle : l'ennemi utilise le changement pour attirer ces bipèdes vers lui. Il les convie à reconnaître leurs faiblesses, à embrasser une prétendue « grâce » et à accueillir cet oisillon appelé Esprit saint. Beurk !

Alors, vermisseau, ressaisis-toi ! Imagine des contre-mesures ! Sème la confusion en présentant le changement comme un reniement des valeurs ancestrales. Cultive l'individualisme et l'égoïsme communautaire, érige des murs de méfiance, de peur et de division. Un troupeau fragmenté est une proie tellement savoureuse !

Rappelle à tes protégés que le changement est synonyme de difficulté et d'incertitude. Encourage-les à se contenter du mirage de la sécurité, à fuir tout défi comme le mal absolu (hi, hi, hi !). Et si, malgré tout, ils persistent dans cette idée saugrenue de changement, fais en sorte qu'il se produise le plus tard possible, quand leurs forces épuisées les rendront incapables de toute décision fructueuse.

Mieux encore : incite-les à se précipiter. Pousse-les à des bouleversements superficiels, mal mûris, qui ne leur apporteront que frustration et désillusion. Ainsi, ils reviendront plus docilement à notre précieuse stagnation, convaincus que toute tentative de changement n'est qu'un leurre.

Souviens-toi ! Notre plus grande victoire n'est pas de pousser les préférés du paternel à commettre des péchés flagrants, ils savent très bien le faire sans nous. Notre triomphe réside dans leur maintien dans un état d'inertie idiote et de stagnation spirituelle. Un humain qui ne change pas et qui ne se rapproche pas de l'ennemi est un humain qui nous appartient. C'est tellement beau !

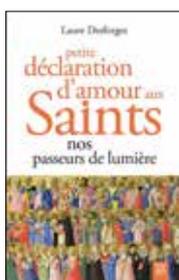
Ton maître qui verse des larmes qu'il n'a pas

Les propositions de La Doc



Reconnaître le souffle de l'enfant
Caroline Baertschi-Lopez
 Éd. Saint-Augustin, 2025

Les enfants sont-ils plus compétents que les adultes dans le domaine spirituel ? Leur émerveillement, leur imagination, leur présence au monde, leur sens du mystère sont autant de qualités qui les ouvrent à cette relation intime avec le divin. Dans cet ouvrage, Caroline Baertschi-Lopez explore cette spiritualité propre à l'enfance à travers l'acrostiche E-S-P-R-I-T, par exemple : E pour émerveillement, S pour sens, P pour présent, R pour relation et rire, I pour imagination et imaginaire, T pour transcendance. Elle propose aussi des pistes pour accompagner les enfants sur ce chemin, sans l'étouffer ni l'orienter, mais en se laissant guider par leur sagesse spontanée.



Petite déclaration d'amour aux saints, nos passeurs de lumière
Laure Desforges
 Éd. Suzac, 2025

Dans cet ouvrage, Laure Desforges ouvre son cœur et dévoile avec passion comment inviter les saints dans notre vie. Êtres protecteurs qui jalonnent notre histoire, nos légendes et notre folklore, les saints sont des modèles. Célébrés pour leur vie d'exception, messagers des hommes auprès de Dieu, ils nous guident avec bienveillance au fil des jours, prêts à se manifester pour nous redonner courage. Les saints inspirent notre chemin de vie. Ils sont nos passeurs de lumière.



Écouter les invisibles
Jean-Claude Huot
 Éd. Saint-Augustin, 2025

Qui remarque la nettoyeuse qui passe le balai après la fermeture du supermarché ? Qui remercie le livreur qui dépose un colis à l'aube ? Qui pense au maçon sans papiers qui a construit notre immeuble ?

Pendant plus de dix ans, Jean-Claude Huot, en sa qualité d'aumônier du monde du travail, a accompagné celles et ceux que notre société ne voit pas, ces travailleurs aux métiers essentiels, mais trop souvent précaires, invisibilisés. Il porte un regard sur cette réalité en croisant les destins individuels de ces personnes avec les contraintes structurelles auxquelles elles font face. À travers leurs voix, il dénonce l'absurdité d'un système administratif et économique qui laisse souvent peu de place à la dignité. Mais là n'est pas le dernier mot.

Un véritable plaidoyer pour l'écoute, pour la fraternité, pour la foi vécue au cœur du réel se dégage de ce livre. À la fin de la lecture, vous verrez ces personnes autrement. Vous les remarquerez dans la rue, dans les couloirs des hôpitaux ou des centres commerciaux que vous fréquentez. Et, pourquoi pas ? Vous les remercerez pour leur travail et leur courage.



DOSSIER

Charles Journet

Le cardinal Charles Journet est décédé le 15 avril 1975. Pour marquer les 50 ans de son décès, la faculté de théologie de l'Université de Fribourg lui a consacré un congrès sur le thème « Charles Journet, une lumière pour le renouveau de l'Église ». Avec l'aide de plusieurs connaisseurs du cardinal Journet, nous allons essayer de vous faire découvrir l'auteur de la plus ambitieuse ecclésiologie du 20^e siècle.

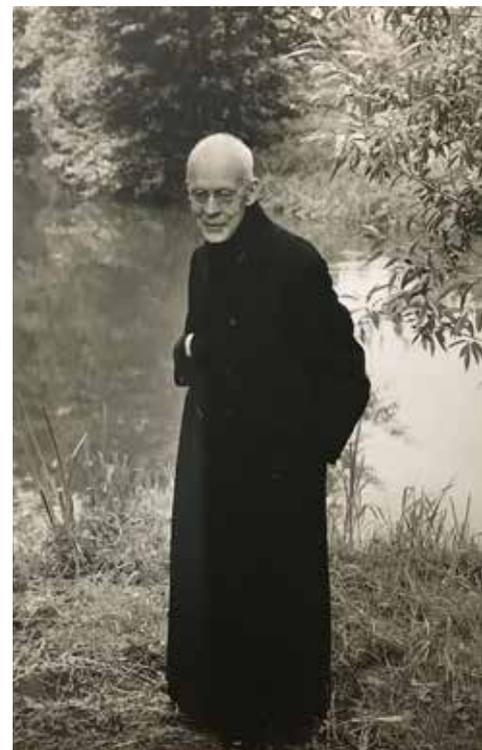
Pourquoi commémorer la mémoire de Charles Journet 50 ans après sa mort ?

Nicolas Glasson : Il y a plusieurs raisons. Tout d'abord Charles Journet a été un théologien important dans le mouvement de travail théologique qui a préparé le Concile Vatican II. Il a lui-même contribué largement au renouveau ecclésiologique, il était en dialogue avec d'autres théologiens francophones, dont certains ont été des rédacteurs de textes du Concile. Il est l'un des derniers ecclésiologues à avoir produit une étude approfondie et exhaustive (pour son époque) du mystère de l'Église. Il y a travaillé durant plus de cinquante ans.

Si l'on répertorie les domaines théologiques étudiés par Journet, on perçoit qu'il s'est laissé interroger par les questions de son temps. Dans ce sens sa théologie est née et a mûri dans le contexte de son époque et des questions que la société et l'histoire de son temps posaient. Il a ainsi approfondi le mystère de l'eucharistie à une période où la question est cruciale pour l'Église en ce début du 20^e siècle. Dans le domaine des sacrements, il faut trouver

le moyen de faire la jonction entre les nouveaux courants de la théologie liturgico-patristique, la théologie des mystères et la théologie spéculative établie, avec sa dépendance, souvent plus verbale que profonde, à l'égard de la théologie de saint Thomas. Journet y apporte sa contribution originale. En pleine montée des pouvoirs totalitaires, Journet élabore une théologie de la politique, en lien avec le courage qui fut le sien pour dénoncer les horreurs des camps notamment. Il a su interroger aussi la neutralité suisse dans cette période troublée, une question très actuelle. Le contexte des camps d'extermination l'a aussi invité à étudier le mystère du mal, un sujet qui l'a accompagné durant toute sa vie. La vertu théologale d'espérance est aussi un sujet d'actualité qu'il a approfondi tout au long de son existence.

Charles Journet est devenu une personnalité de l'Église du 20^e siècle grâce à son élection au cardinalat par le pape Paul VI. Il participa ainsi à la dernière session du Concile Vatican II. Le pape était très attentif à ce que pensait le cardinal suisse.



CHARLES JOURNET

© Fondation du cardinal Journet

Photo d'archive de la Fondation du cardinal Journet

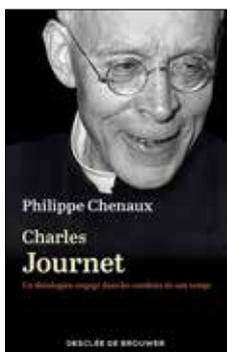
www.fondationcardinaljournet.ch

Enfin, Journet fut un prédicateur insatiable de retraites, d'enseignements, d'homélies, de catéchèses. Il a accompagné spirituellement de nombreuses personnes, notamment des réformés qui entraient dans la pleine communion de l'Église. C'est un prêtre de notre diocèse qui n'a pas démerité et s'est investi totalement dans ses différents

Charles Journet (1891-1975)

Charles Journet a été l'une des grandes voix de la résistance intellectuelle et spirituelle aux totalitarismes. À travers ses écrits et son enseignement, il s'est engagé courageusement dans les combats du « siècle des idéologies » au nom de la défense de la dignité de la personne humaine. Des polémiques antiprotestantes après la Première Guerre mondiale aux interventions dans le débat conciliaire à Vatican II, en passant par son engagement contre l'antisémitisme et l'oppression totalitaire dans les années 1930 et 1940, sans oublier les suspicions dont il fut l'objet de la part des autorités vaticanes au milieu du siècle dernier, c'est une « biographie intellectuelle et politique » du théologien que l'historien Philippe Chenaux offre à la curiosité des lecteurs à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa disparition.

Charles Journet (1891-1975) : un théologien engagé dans les combats de son temps, Philippe Chenaux, Éditions Desclée de Brouwer, 2025



ministères. Au niveau diocésain c'est certainement lui rendre justice que d'en faire mémoire parce, notamment dans les années 60, il n'a malheureusement pas été compris par une grande partie de ses étudiants qui avaient d'autres priorités et qui ne lui ont pas fait la réputation qu'il méritait.

Voilà quelques raisons qui sont autant de traces que le cardinal Journet nous laisse encore 50 ans après sa mort.

En quoi la théologie de Charles Journet est-elle encore actuelle ?

Nicolas Glasson : Charles Journet est un théologien de son temps et donc sa théologie est marquée par son temps. Personnellement j'en retiens deux points. Le premier est que j'ai trouvé chez Journet des réponses concrètes à des questions de foi que je me posais, par exemple sur le sacrement de l'eucharistie ou sur le mystère de l'Église. J'ai trouvé chez lui des réponses assez simples qui m'ont été utiles pour avancer sur mon chemin de chrétien. J'ai appris aussi avec lui l'art de la distinction pour entrer dans une compréhension unifiée de sujets complexes. Enfin, certains de ses écrits m'ont fait prendre conscience de l'intelligence de la foi : à l'heure où l'on réduit très souvent la foi chrétienne à du ressenti et à des émotions, j'étais heureux de lire un auteur qui me disait d'une certaine manière que de croire en Jésus Christ c'était intelligent !

Le deuxième point que je retiens a été décisif dans ma vie d'étudiant : c'est la façon dont Charles Journet fait de la théologie. Quand il pense le mystère de Dieu, du Christ, de l'Église, il a la prétention de « toucher » Dieu. Dans son travail théologique, Journet fait une grande confiance à l'intelligence humaine et aux concepts par lesquels elle peut saisir la réalité. Chez lui l'énoncé théologique n'est pas une approximation, mais bien un acte de l'intelligence qui, par l'intermédiaire du concept, touche son objet

qui est Dieu. Journet est un théologien ambitieux, un chrétien qui raisonne, qui cherche Dieu avec son intellect et qui a la prétention de le désigner à d'autres. On est loin de ce que j'appelle les « théologies d'opinions ».

Mais ce n'est pas tout : l'intelligence n'est pas la seule faculté par laquelle l'homme connaît Dieu ; la volonté – le cœur – est aussi capable de connaître, différemment. Charles Journet a de très belles pages sur le mode de connaissance qu'est l'amour, dont le siège est la volonté. En introduisant son traité d'ecclésiologie, il écrit : « Si nous aimons assez la théologie spéculative pour lui donner la grande part de notre temps, nous savons bien pourtant qu'il existe une sagesse meilleure (...) qui consiste à souffrir les choses divines ». Journet parle là de la charité des saints qui ont une connaissance expérimentale, éprouvée, du mystère de Dieu. Il écrit qu'il échangerait volontiers sa connaissance de théologien contre cette connaissance expérimentale qu'ont les saints : « Toute ma théologie, je la donnerais pour une goutte du don de sagesse. Et celui qui ne ferait pas cela, ne mériterait pas d'être théologien. » Ainsi il intègre les écrits des saints et des mystiques au cœur même de ses développements de théologie spéculative parce que ces textes mystiques sont l'expression d'un mode de connaissance de Dieu différent de celui de l'intelligence qui raisonne.

Le cardinal a aussi conscience que cette connaissance de l'amour, propre à toute vie baptismale, a une influence sur la pertinence du travail spéculatif du théologien. Il écrit par exemple : « Pour la science de la théologie, pour que la racine soit vivace, il faut la sainteté, l'état de grâce au moins » ; ou encore : « La théologie va essayer de répondre, dans un acte d'adoration devant la Révélation divine et d'amour à l'égard de Dieu. Car si le théologien n'a pas la foi, ou s'il a la foi mais sans amour, tout ce qu'il

pourra dire n'est rien du tout, ce sera un cadavre de théologie. Pour que cela soit de la vraie théologie, il faut qu'il essaie de plonger son esprit et son cœur à l'intérieur du mystère de Dieu ». Je pense que cette vive conscience qu'a Journet de l'interaction entre les différents modes de connaissance de Dieu est une interpellation pour celles et ceux qui étudient la théologie ou publient de la théologie aujourd'hui. De mon côté, cela a été l'occasion d'une conversion.

Face à la montée du totalitarisme de notre temps, que peut nous apporter la pensée de Charles Journet ? Il a contribué à l'adoption de la déclaration sur les juifs *Nostra Aetate*. Sa pensée peut-elle nous aider dans le conflit israélo-palestinien et d'autres questions politiques actuelles ?

Jacques Rime : Ces questions sont pertinentes mais difficiles à résoudre. Le contexte dans lequel a vécu Charles Journet n'était pas du tout le même. Il a certes été confronté au monde, mais à la modernité, et non à la postmodernité. De la même manière, l'abbé Journet s'intéressait à la question juive, et non à l'islam. Il s'est sans doute exprimé sur le conflit israélo-palestinien et l'islam (il faudrait faire une recherche à ce sujet), mais ce n'étaient pas ses principales préoccupations.

Nous pouvons en revanche trouver dans ses grands principes quelques éléments que nous pouvons traduire pour notre contexte, car finalement il n'est pas si éloigné de nous.

Les bêtes de l'Apocalypse qu'il dénonce, sont de tous temps. Le désir de posséder, les impérialismes, les régimes autoritaires, les guerres d'aujourd'hui me semblent une traduction actuelle des bêtes qu'étaient les dictateurs des années trente.

Les foules « hallucinées par la propagande » me font penser à tous ces slogans qui entraînent les foules sur internet. Les puissants qui cherchent aujourd'hui à s'annexer la religion peuvent être comparés à Franco et Mussolini durant les années brunes. Journet avait bien vu le danger et il le verrait encore aujourd'hui. Nous pourrions sans doute trouver des réactualisations pour aujourd'hui dans son exégèse du Grand Inquisiteur de Dostoïevski*.

En ce qui concerne le conflit israélo-palestinien, peut-être que la réponse de Journet serait : si l'État d'Israël abandonne sa vocation spirituelle, il tombe dans la chair, la politique, il trahit sa vocation et affole l'histoire du monde. C'est ce qu'il fait aujourd'hui par son colonialisme et tous les morts de Gaza.

Propos recueillis par Véronique Benz

* Le Grand Inquisiteur est un récit contenu dans le roman *Les Frères Karamazov* de Fiodor Dostoïevski.

Quelques dates clefs de la vie de Charles Journet

- 1891 naissance à Genève dans une famille de petits commerçants foncièrement chrétienne.
- 1902 entrée au collège de Genève où il se fait remarquer pour son intelligence et sa mémoire.
- 1907 entrée au collège Saint-Michel à Fribourg dans l'intention de devenir prêtre. Découverte de saint Thomas d'Aquin.
- 1913 obtention du baccalauréat et entrée au séminaire diocésain à Fribourg.
- 1917 ordination sacerdotale, nomination comme vicaire à Carouge (GE).
- 1921 vicaire à la paroisse du Sacré-Cœur à Genève.
- 1922 rencontre avec Jacques Maritain, philosophe français.
- 1924 nomination comme professeur de théologie dogmatique au séminaire diocésain à Fribourg, tout en conservant un ministère à Genève. Un poste qu'il conservera jusqu'en 1970.
- 1926 fondation de la revue *Nova et Vetera*.
- 1941 parution du 1^{er} tome de *L'Église du Verbe incarné* (parution du 2^e tome en 1951 et du 3^e en 1969).
- 1945 parution d'*Exigences chrétiennes en politique* et de *Destinées d'Israël*.
- 1945 rencontre avec Mgr Giovanni Montini, futur pape Paul VI.
- 1965 nomination comme cardinal par le pape Paul VI. Participation à la 4^e session du Concile Vatican II.
- 1975 décès le 15 avril. Il est enterré dans une tombe anonyme au cimetière de la Chartreuse de la Valsainte.

Amitiés et correspondances

Le jour de Pâques 1975, quelques jours avant sa mort, Charles Journet écrit son « Testament » : quelques lignes où il nomme les plus grands dons qu'il a reçus de Dieu : « Il m'a envahi de son amour – et de son amour pour son Église. Par elle, il m'a tout donné [...]. » Et il termine par ces mots : « Il est venu au-devant de moi par les plus extraordinaires et les plus bouleversantes des amitiés. » Éclairage du Frère Michel Cagin de Solesmes.

Les amitiés

Parmi ces amitiés, on pense immédiatement à celle de Jacques et Raïssa Maritain (sans oublier Véra, la sœur de Raïssa), qui s'étend sur plus d'un demi-siècle (1920-1973). Elle prend la dimension immense de leurs œuvres respectives, distinctes mais étroitement unies, inséparables, fruit, peut-être sans équivalent, du dialogue entre un philosophe et un théologien. Elle s'exprime aussi à travers une correspondance de près de deux mille lettres. Mais la profondeur humaine et spirituelle de cette amitié échappe à tout discours.

(Cf. Guy Boissard, *Une grande amitié, Charles Journet-Jacques Maritain*, Éd. Ad Solem, 2006, 110 p.)

Il est difficile d'avancer des noms. On risque de laisser injustement dans l'ombre d'autres amitiés peut-être plus décisives ou significatives.

On pourrait les regrouper par « catégories ». Mais ce serait trompeur : l'amitié ne va qu'à des personnes singulières. Parmi ces personnes, il y avait des artistes, des poètes (Anne Perrier), des peintres (Théodore Strawinsky), des juifs, des religieux (Jean de Menasce, o.p.), des familles (Laloy, Anthonioz), des aînés, des plus jeunes, des noms connus et des inconnus, sans oublier les amitiés polonaises.

On y trouve Mgr Montini, que Journet a rencontré grâce à Maritain, alors ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Devenu le pape Paul VI, il élèvera Journet au cardinalat. L'un et l'autre

appartenaient à une même « famille d'esprit ».

(Cf. *Montini, Journet, Maritain : une famille d'esprit*, Publications de l'Institut Paul VI n°22, Éd. Studium, Rome-Brescia, 2000).

Correspondances

Mentionnons quelques correspondances publiées :

- **Ernest-Bernard Allo**, o.p. - Charles Journet, *Correspondance*, éditée par Jacques Rime, *Mémoire Dominicaine* n°32, Éd. du Cerf, Paris, 2015, p.165-337.

À la mort du P. Allo, en 1945, en publiant dans sa revue, *Nova et Vetera*, les trois premières lettres que lui avait adressées le dominicain en 1919, Journet ajoutait : « Ces lettres, qui, à l'époque où elles nous parvinrent, nous indiquèrent une orientation qui fut pour nous décisive, marquèrent le début d'une amitié que nous regardons comme une des grâces de notre vie. »

Outre l'attachante figure du P. Allo, sa belle santé humaine, religieuse et intellectuelle, cette correspondance révèle le jeune prêtre Charles Journet avant sa rencontre avec Maritain : années de maturation où paraissent déjà des traits de sa physionomie intellectuelle, son attention aux questions d'exégèse et d'histoire des religions, son esprit apostolique, sa recherche d'un « maître ».

- Les six volumes de la correspondance **Journet-Maritain** (1920-1973). Elle couvre la plupart des grands débats d'ordre religieux, culturel ou politique

qui ont marqué l'Église et le monde au 20^e siècle. On y voit se discuter certaines questions, certaines intuitions importantes de leurs œuvres.

- La correspondance entre **Journet et Paul Claudel** a été publiée dans le cadre d'un ouvrage envisageant de façon plus large, à différentes profondeurs, la relation entre le théologien et le poète dramaturge, - le poète qui a « refait la Divine Comédie » et le théologien qui a entrepris de « refaire la Cité de Dieu ». (Michel Cagin, *Paul Claudel-Charles Journet, Entre poésie et théologie*, Éd. Ad Solem, Genève, 2006, 245 p.) Relation restée discrète, parfois traversée de désaccords passagers, mais qui dans sa plus grande profondeur s'ouvre à la lumière réciproque que peuvent s'apporter, sans se confondre, poésie et théologie.

- Il faut mentionner enfin la correspondance de l'ami des amis de Dieu ou des chercheurs de Dieu. L'abbé Journet ne gardait pas ses correspondances quand elles touchaient, de près ou de loin, le for interne. Mais plusieurs de ses correspondant(e)s ont conservé les lettres qu'ils (elles) ont reçues de lui. Des fragments en ont été publiés en un recueil dans les années 1980 sous le titre, emprunté à une de ces lettres : *Comme une flèche de feu* (Éd. Centurion, 1981 ; réédition en 1992 dans la collection « Foi Vivante » ; réédition ultérieure Ad Solem).

Michel Cagin

RÉFLEXION

L'espérance eschatologique

« Notre cité, à nous, est dans les cieux d'où nous attendons, comme sauveur, le Seigneur Jésus-Christ. » Ce verset de l'épître aux Philippiens (Ph 3,20) exprime bien en quoi consiste l'espérance chrétienne : son origine, sa dynamique, sa teneur et sa finalité. Pour comprendre ce qu'est l'espérance chrétienne, il est nécessaire de saisir ce que l'Église enseigne lorsque l'Écriture évoque la cité des cieux, l'attente du sauveur et la citoyenneté céleste.

La « cité des cieux » dont les chrétiens seront les citoyens désigne l'objet de l'espérance théologique. Cette patrie céleste est **la vie éternelle de communion avec Dieu** qui est promise et donnée dès ici-bas à ceux qui se tournent vers le Christ et cherchent le salut pour devenir des saints. Accueillir l'espérance et en vivre suppose donc une ouverture à cet horizon d'éternité, aux fins dernières et à l'au-delà de notre monde temporel.

Or, notre époque souffre d'une grave carence d'éternité, y compris parmi les rangs des catholiques les plus fervents. Les fins dernières sur lesquelles l'espérance théologique s'appuie pour croître dans le cœur des croyants sont malheureusement reléguées au placard de la conscience chrétienne contemporaine. Notre temps est en effet marqué par une timidité extrême lorsqu'il s'agit de prêcher sur les réalités qui attendent l'homme après sa vie terrestre. Par conséquent, on observe chez les chrétiens de notre temps une compréhension de l'espérance théologique qui glisse progressivement vers un espoir naturel (cf. la différence entre espoir et espérance dans le précédent *Disciples Aujourd'hui*, n°35, p. 7) qui n'est plus donné par Dieu, mais bien plutôt arboré comme une valeur aux proportions bassement humaines. Sans l'au-delà comme horizon et la grâce comme source, l'espérance s'étirole en espoir, c'est-à-dire en un mouvement affectif

(trop) humain ; un ersatz sans efficence divine. Amputé de son fondement surnaturel, l'espoir humain n'est qu'une stratégie d'évitement permanent qui se confond avec l'idéologie du progrès (« demain sera mieux qu'hier »). Ce glissement est-il le symptôme d'un temps en déficit d'espérance ?

Quoi qu'il en soit, si la foi en ces fins dernières révélées et une vie éternelle d'union à Dieu dans les cieux n'est pas nourrie et vivifiée, alors, aux yeux des hommes, l'espérance chrétienne devient absurde et sans objet.

Notre cité, à nous, est dans les cieux...

Qu'est-ce donc que cette cité des cieux synonyme de vie éternelle unie à Dieu ? La vie éternelle en Dieu qui fonde et finalise l'espérance chrétienne n'est pas un lointain « arrière-monde » nietzschéen et encore moins une vie interminable terriblement ennuyeuse. Pour se représenter le moins maladroitement possible la vie éternelle, il faut abandonner l'idée d'une succession infinie de segments temporels (mois, années, décennies...). Essayons plutôt d'y substituer des concepts qui ne sont pas marqués par une durée : l'intensité ou la densité par exemple. L'éternité est le *kairos* biblique, un *nunc stans* : un présent divin et continu d'une densité surabondante. Plus qu'une appréhension de durée, l'éternité s'apparenterait davantage à un « instant

suspendu » (similaire à ces moments d'intensité extraordinaire que nous vivons parfois. Par exemple, l'extase durant une adoration ou, plus fréquemment peut-être, l'instant de bonheur où nous étreignons l'être aimé après un long temps d'absence).

La vie éternelle n'a donc rien d'ennuyeux et de « longuet ». Bien au contraire, dans la vie éternelle, l'homme est pleinement uni à Dieu (Père, Fils et Esprit saint), illuminé par lui, dans un état actif de béatitude personnelle et collective totale. Exprimé autrement, dans la béatitude éternelle, « tout ce qui en nous est vie sera porté à la plénitude : notre corps, notre sensibilité, notre connaissance, notre mémoire, notre volonté et notre liberté, notre capacité à aimer... Et tout ce qui en nous appartient à la mort aura disparu : le poids de la chair, nos limites, nos peurs, nos inconnues, nos oublis, nos haines et nos rancœurs, etc. » (PUJOS, NATHANAËL, *Ce qui nous attend après la mort*, Parole et Silence, Paris, 2018, p. 30).

...d'où nous attendons...

Durant notre vie terrestre, nous tendons avec espérance vers la béatitude éternelle en tenant ferme dans la foi. Comme l'écrit saint Paul, nous « atten-

dons » en menant une vie aussi droite que possible au moyen des secours divins (grâces et sacrements). La vertu théologale d'espérance (comme celle de la foi) est spécifiquement rattachée au temps de notre vie terrestre. Nous croyons et nous espérons tandis que le but n'est pas encore atteint. L'espérance est la vertu pivot par laquelle le croyant devient pèlerin pour cheminer vers une union toujours plus grande à Dieu. Nous sommes donc ici-bas, dès maintenant, pèlerins d'espérance.

L'espérance qui anime la vie de foi du chrétien n'est alors pas seulement qu'une question de futur. Grâce au mystère pascal du Christ accompli une fois pour toute, l'éternité a fait irruption dans l'histoire des hommes. Le temps de l'homme est entré dans l'éternité divine. Par conséquent, la grâce de l'espérance et la vie éternelle promise peuvent devenir dès aujourd'hui le quotidien du chrétien qui suit le Christ dans son Église (cf. *Lumen Gentium*, n° 48). Pour désigner cette actualité de l'éternité dans la vie théologale du baptisé, N. Pujos a cette belle formule : « L'éternité se tient à la porte de chacune des heures de notre vie terrestre : elle y frappe doucement, comme pour ne pas réveiller brusquement un enfant qui dort. À celui qui, dé-

passant ses peurs ou son péché, lui ouvre la porte, elle entre, et en fait un saint » (PUJOS, NATHANAËL, op. cit., p. 74). Cela signifie que les fins dernières promises par Dieu sont déjà là sans être pleinement accomplies en nous : « Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous le savons : quand cela sera manifesté, nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3, 2).

L'espérance chrétienne situe le croyant au cœur de cette dialectique entre le « déjà-là » et le « pas encore », au cœur de cette nuit de Pâques où le ciel s'unit à la terre en Jésus-Christ (cf. *Exultet*).

En ce sens, accueillir la grâce de la vertu d'espérance durant notre vie terrestre devient alors le fondement de notre capacité à l'éternité. Le temps de la vie terrestre devient alors le mode et le lieu du développement de notre union à Dieu, car « le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Lc 17,21) dès ici-bas.

...comme sauveur, le Seigneur Jésus-Christ.

Ce temps de pérégrination terrestre sous le signe de l'espérance sera pleinement accompli lors du retour du Christ



L'AU-DELÀ COMME HORIZON

© Unsplash

—
Sans l'au-delà comme horizon et la grâce comme source, l'espérance s'étiole en espoir.

”

L'espérance est la vertu pivot par laquelle le croyant devient pèlerin pour cheminer vers une union toujours plus grande à Dieu.

en gloire à la fin des temps (la parousie). Car le Christ est la clef de toute la Révélation chrétienne et, par suite, de notre vocation terrestre et éternelle. C'est par la médiation de Jésus que la « cité des cieux » est prête pour accueillir tous les hommes. C'est grâce à l'accomplissement de son mystère pascal que le Royaume des cieux nous est rendu accessible. C'est par le don de l'Esprit qui l'unit au Père que la vie éternelle nous est offerte... La parousie, accompagnée de la résurrection générale, du jugement dernier et de la rétribution universelle, compose l'objet lointain de l'espérance.

En revanche, ce qui adviendra dès le moment de notre mort terrestre intègre l'objet prochain de l'espérance : l'option finale dans la mort, le jugement individuel et la rétribution individuelle (paradis, enfer, purgatoire).

Ce sont ces *eschata* prochains de l'espérance que nous allons brièvement présenter maintenant. Arrivé au terme de notre vie terrestre, la Révélation nous enseigne que l'union de l'âme et du corps sera dissoute (Catéchisme de l'Église catholique - CEC n°1005) et qu'en notre âme séparée, nous « attendrons » la résurrection des corps à la fin des temps. En cet état séparé, notre âme immortelle rencontrera le Christ juge et miséricordieux pour embrasser son ultime et éternelle demeure. Comme le rappelle le catéchisme, « La

mort met fin à la vie de l'homme comme temps ouvert à l'accueil ou au rejet de la grâce divine manifestée dans le Christ (cf. 2 Tm 1,9-10) » (CEC n°1021). La mort est l'instant d'un dernier choix (car Dieu laisse l'homme libre jusqu'au bout !) – de l'option finale comme l'appellent les théologiens – sous la double lumière de la miséricorde et de la justice du Christ. Cet ultime acte d'accueil ou de rejet de Dieu se fera en référant sa vie au Christ sous son regard, « à travers ses lunettes » si vous me passez l'expression. La mort met ainsi un terme à la possibilité de se convertir. C'est en cela que consiste le jugement individuel. Ce jugement déterminera notre destination éternelle : soit la damnation définitive (l'enfer), soit la purification transitoire (le purgatoire), soit la béatitude immédiate (le paradis).

Commençons par l'enfer...

Selon la foi chrétienne enseignée par l'Église, l'enfer existe, oui, et il est éternel. L'enfer n'est pas un lieu, mais un état de séparation définitive de Dieu. C'est un état de séparation, d'auto-damnation, d'auto-exclusion du Royaume des cieux. Comme le catéchisme (CEC n°1033), nous insistons sur le « auto », car Dieu nous a créés à son image, c'est-à-dire libres et capables de choisir pour et par nous-mêmes ce qui nous semble le plus pertinent à tout instant de notre existence. L'homme possède ainsi, dans sa liberté (donnée par Dieu), le redoutable pouvoir de refuser le salut. Ainsi,

pour faire droit à l'acte créateur de Dieu jusqu'en ses ultimes conséquences, le fidèle catholique ne peut nier l'existence de l'enfer sans nier son propre libre-arbitre... La possibilité de s'auto-exclure définitivement de la communion avec Dieu rappelle simplement à l'homme sa dignité de créature à l'image de Dieu et l'enjoint à une responsabilité adulte de l'usage de sa liberté. Dieu ne peut nous contraindre à l'aimer et à communier avec lui. Dans notre vie comme dans notre mort, l'amour de Dieu et son salut demeurent un présent offert à la liberté de l'homme. La réalité de la damnation ne s'oppose donc pas au Dieu d'amour et de miséricorde qui est le nôtre, bien au contraire...

Poursuivons avec le purgatoire...

Comme son nom l'indique, le purgatoire signifie un état (et non pas un lieu) de purge ou de purification des scories peccamineuses qui subsistent en l'homme qui désire rejoindre le paradis et la communion des saints après sa mort. Le fondement biblique de cette fin dernière faisant partie du dépôt de la foi catholique est le second livre des Maccabées (2 M 12,38-46) (aussi appelé 2^e livre des Martyrs d'Israël dans nos traductions récentes).

La doctrine du purgatoire doit être comprise en lien avec la vision béatifique et la vocation de chacun à la sainteté. En effet, passer par les peines purifica-

trices signifie que l'on est sur le chemin du ciel et de la béatitude parfaite. Une âme en purgatoire est sûre de son salut ! En ce sens, la doctrine du purgatoire est un prolongement de l'espérance chrétienne du salut et de la communion divine : c'est l'antichambre du paradis et non pas un châtement semblable à l'enfer... L'aspect pénitentiel du purgatoire réside uniquement dans le fait que c'est un délai, une attente de la communion parfaite avec Dieu dans la béatitude.

Par ailleurs, un aspect coessential à l'existence du purgatoire est celui de la prière pour les défunts. Si nous nions l'existence du purgatoire, il faudrait également proclamer l'inutilité de la prière d'intercession pour les âmes des défunts... Car si nous prions pour eux et offrons des messes pour nos défunts, c'est en raison de la perméabilité qui existe entre le monde des vivants et celui des morts depuis la victoire du Christ sur la croix. Les suffrages des vivants permettent de hâter la satisfaction et la réparation des péchés restants des personnes défuntes pour que celles-

ci puissent rejoindre les saints dans la vision béatifique. Ainsi, loin des compréhensions simplistes et terrifiantes de certains siècles passés, une saine théologie du purgatoire valorise d'une part la collaboration de l'homme à l'obtention du salut (prière, mérites, etc.) et rend concrète d'autre part l'espérance, pour l'homme, d'être un jour compté parmi les saints.

Enfin, le paradis ou la vision béatifique...

Comme nous l'avons développé précédemment, la vision béatifique est la manière pour l'Église de signifier la vie éternelle d'union et de fruition divine en tant qu'accomplissement de l'espérance chrétienne. Cette pleine participation à la vie même de Dieu Trinité est donnée à toutes « les âmes de tous les saints [...] et de tous les autres fidèles morts après avoir reçu le saint baptême du Christ, en qui il n'y a rien eu à purifier lorsqu'ils sont morts, [...] ou encore, s'il y a eu ou qu'il y a quelque chose à purifier, lorsque, après leur mort, elles auront achevé de le faire, [...]

avant même la résurrection dans leur corps et le Jugement général, et cela depuis l'Ascension du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ au ciel, ont été, sont et seront au ciel, au Royaume des cieux et au Paradis céleste avec le Christ, admis dans la société des saints anges. Depuis la passion et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, elles ont vu et voient l'essence divine d'une vision intuitive et même face à face, sans la médiation d'aucune créature » (Benoît XII, Constitution *Benedictus Deus*, 29 janvier 1336 [cf. LG 49]).

En résumé, l'espérance chrétienne se fonde sur la promesse réalisée du salut offert en Jésus-Christ par son mystère pascal (passion, mort et résurrection). Donnée par Dieu, la vertu d'espérance engage le croyant à faire de sa vie terrestre un terrain d'envol pour le ciel. Enfin, elle tend, dès ici-bas, vers l'union à Dieu dans l'éternité du Royaume (ce que l'Église désigne par l'expression théologique de vision béatifique).

Alexandre Frezzato



LE JUGEMENT DERNIER

—
Fresque réalisée par Michel-Ange sur la paroi derrière l'autel de la chapelle Sixtine au Vatican.

INTERVIEW

L'espérance dans la vie d'un moine

« Vivre l'espérance eschatologique n'est pas très différent pour un moine ou pour un baptisé. Nous sommes tous sur cette terre en chemin vers l'éternité », souligne le Père Henri-Marie Couette, prieur de l'abbaye cistercienne d'Hauterive. Rencontre.

Comment l'espérance eschatologique se révèle-t-elle dans la vie d'un moine ?

L'espérance se dévoile par le choix de vie radical que nous faisons. Nous prononçons trois vœux, pauvreté, chasteté et obéissance, qui sont déjà une sorte d'anticipation de la vie éternelle. Je citerais en particulier celui de chasteté qui nous conduit entre autres à renoncer à fonder un foyer. Le Christ nous le dit : « À la résurrection, on ne prend ni femme ni mari » (Mt 22, 30). Nous ne pouvons comprendre ce choix du célibat que comme une préfiguration de ce que sera l'éternité ! Quant aux couples qui ont vécu la grâce du mariage sur terre, ils ne seront évidemment pas honnis dans l'éternité. Bien au contraire,

car il est clair que les conjoints s'entraident l'un par l'autre à rejoindre l'éternité.

Le moine vit aussi la pauvreté. Il essaie de se détacher des biens de ce monde. À travers cela, il souligne que ces biens n'ont qu'une valeur passagère, que nous ne pouvons pas construire une espérance fondamentale sur ces biens-là. L'existence même du moine annonce déjà quelque chose sur l'éternité. Beaucoup de gens qui côtoient les moines y sont sensibles. Ils reconnaissent qu'« ils vivent dans le monde sans être du monde », pour reprendre l'expression de l'Évangile (Jn 17, 15-16.18).

LA RONDE DES ÉLUS, PARTIE LATÉRALE

Dans les parties latérales du *Jugement dernier*, Fra Angelico a représenté un cercle d'anges dansant surmonté de rayons dorés jaillissant de la porte du royaume de Dieu, illuminant les nouveaux élus revêtus d'une robe blanche.

Ce tableau est conservé au musée national du couvent San Marco de Florence.



De nombreuses personnes, sans être croyantes, ressentent le besoin de venir dans les monastères pour trouver une atmosphère de paix et de silence.

Oui, c'est frappant. Il y a de plus en plus de nouveaux visages dans nos hôtelleries et très peu d'hôtes repartent déçus. Ils semblent découvrir quelque chose. Ils ont cette intuition qu'ici nous vivons déjà un peu « hors du temps ». Ces visiteurs s'aperçoivent que cela ne nous empêche pas d'être très incarnés dans le réel. Ils voient bien que la communauté est organisée, que nous travaillons pour vivre, mais en même temps ils remarquent que ce n'est pas vécu comme c'est vécu ailleurs, simplement sous l'angle économique. Il y a une autre dimension.

Dans la journée d'un moine, y a-t-il un moment précis où il est fait référence à cette espérance eschatologique ?

Dans la liturgie, il y a un certain nombre de textes qui nous renvoient à cette réalité. Par exemple, durant le temps pascal nous entendons souvent la Première lettre de saint Pierre : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, dans sa grande miséricorde, il nous a fait renaître pour une vivante espérance, grâce à la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, pour un héritage qui ne connaîtra ni corruption, ni souillure, ni flétrissure. Cet héritage vous est réservé dans les cieux, à vous que la puissance de Dieu garde par la foi, pour un salut prêt à se révéler dans les derniers temps » (1 P 1, 3-5).

J'aime beaucoup ce texte parce qu'au terme « espérance » est accolé ce très bel adjectif « vivante ». C'est une vivante espérance, car le Christ est à jamais vivant. Ces textes de la liturgie nous projettent constamment vers l'avenir, l'éternité, sans pour autant nous déconnecter du présent à vivre avec l'implication sérieuse qu'il requiert.

”

Si j'ai fait l'expérience dans ma vie que Dieu était à mes côtés, il ne va pas me lâcher au dernier moment.

Cet avenir passe-t-il par la mort ?

Inévitablement, chacun de nous réfléchit aussi à sa fin dernière, au fait qu'il n'est pas immortel. À certains moments de la vie ou de la journée, nous pensons à cet avenir qui nous attend. Pour moi, le moment le plus fort est le chant du *Salve Regina*. Ce chant à la Vierge clôt la journée, ce sont les dernières paroles de la liturgie que nous chantons. Nous nous remettons totalement entre les mains de la Vierge Marie, avant le sommeil, ce sommeil qui est « comme une petite mort ». C'est un chant apaisé et très apaisant. Il évoque la mort non comme quelque chose de tragique, mais comme le fait d'entrer dans le repos éternel accompagné de cette tendresse maternelle de Marie.

Dans la tradition monastique, nous avons encore cet exercice, qui était courant au Moyen Âge, de réfléchir à sa propre mort. Les personnes vivant au Moyen Âge étaient confrontées constamment à la mort. La vie à cette époque était très précaire. Penser à sa mort n'était pas effroyable, mais c'était assez commun, parce qu'on la côtoyait de près. Sans tomber dans une espèce de travers

morbide, cette habitude consistant à méditer sur la mort est restée dans le monde monastique. Au contraire, le monde actuel essaie de cacher la mort, d'y penser le moins possible.

Est-ce que le fait de penser à la mort permet de donner un juste poids aux choses ?

Penser à la mort est une manière de l'apprivoiser, toutefois il faut y penser dans l'espérance. Dans sa Règle, saint Benoît donne cette recommandation : « Garder chaque jour le souvenir de la mort devant les yeux » (ch. 4). Le fait de poser ses choix avec la pensée de la mort remet tout de suite les choses dans leur vraie perspective. Lors de notre mort, nous ne pourrions plus mentir... alors, autant qu'il en soit déjà ainsi !

Est-ce que le fait que notre société a mis la mort de côté nous empêche de penser à cette espérance eschatologique ?

Non, car nous ne pouvons pas construire notre vie sur un rêve. Il y a une sorte de lucidité que nous devons cultiver par rapport au fait qu'un jour nous allons disparaître, ce qui ne signifie pas une chute dans le néant.

Nous ne vivons pas la mort au monastère comme quelque chose de tragique. La mort fait partie de la vie. Un certain nombre de mes confrères sont décédés. Je n'ai jamais trouvé que c'était un événement « catastrophique ». On éprouve bien sûr une forme de souffrance parce qu'il y a une séparation. J'ai observé que c'est généralement au moment de la mort que nous constatons à quel point nos liens étaient forts, bien au-delà de ce qu'on imaginait. Nous savons également que la mort n'est pas le point final d'une vie, mais son accomplissement et un passage, une Pâque. Nous passons dans l'éternité !

La mort est souvent vécue par nos contemporains comme quelque chose de brutal. Est-ce parce qu'ils n'ont plus l'habitude de la côtoyer ?

Effectivement, il n'est pas rare que j'entende dire par des curés de paroisse que, dès qu'il y a un décès dans une famille, « c'est la panique ». Nous ne sommes plus habitués à voir des personnes proches mourir. De plus, nous vivons dans une

société de la toute-puissance. Nous pensons pouvoir tout dominer, mais il y a précisément quelque chose que nous ne contrôlons pas, c'est le fait qu'un jour nous allons disparaître.

Nous sommes partis de l'espérance et nous avons fini par parler de la mort. N'est-ce pas contradictoire ?

Selon moi, ce n'est pas étonnant car l'espérance consiste justement à se projeter dans une confiance absolue vers l'avenir. Notre avenir, ce n'est pas quelque chose de flou, mais c'est quelqu'un : celui qui m'accompagne en cette vie et qui m'aime le plus en ce monde va me recevoir dans l'autre. Il y a une forme de continuité. L'espérance va de pair avec la confiance. Si j'ai fait l'expérience dans ma vie que Dieu était à mes côtés, il ne va pas me lâcher au dernier moment. C'est une espérance en quelqu'un que l'on expérimente déjà ici et maintenant !

Propos recueillis par Véronique Benz

L'ABBAYE D'HAUTERIVE

© V. Benz

Dans la tradition monastique, il existe encore cet exercice qui consiste à réfléchir à sa propre mort.

Pour mieux connaître l'abbaye cistercienne d'Hauterive :

www.abbaye-hauterive.ch



SANTÉ

L'onction des malades : sacrement pour les malades

Dans mon enfance lorsque nous voyions passer le curé en soutane et surplis, flanqué d'un servent de messe, lanterne et clochette en mains, nous savions qu'ils allaient donner « l'extrême-onction » ! Le Concile Vatican II (1963-1965) et sa réforme liturgique ont, fort heureusement, précisé que ce sacrement est celui de la vie et non de la mort. Les « sacrements pour les malades » remplacent « l'extrême-onction » ! Cependant certaines formules ont la vie dure !

« Si l'un de vous est malade ?

Qu'il appelle les Anciens en fonction dans l'Église :

ils prieront sur lui après lui avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur.

Cette prière inspirée par la foi sauvera le malade.

Le Seigneur le relèvera et, s'il a commis des péchés, il recevra le pardon. »

Jc 5, 14-15

Saint Jacques dans ce texte fondateur de ces sacrements, avec toutes les guérisons par Jésus dans les Évangiles, dit bien : « Si l'un de vous est malade... » et non mourant ! De plus, il parle de prier avec le malade, de faire l'onction, de donner le pardon, nous pouvons ajouter vivre l'eucharistie ou apporter la communion. C'est pourquoi le Concile parle de « sacrements » au pluriel.

Les sacrements de l'Église sont des cadeaux de Dieu. Chaque sacrement est une rencontre avec le Christ. C'est un signe par lequel il nous donne son Esprit d'amour, pour que nous vivions avec lui. Par les sacrements pour les malades, il communique le don de la force et le fruit de la paix de son Esprit à ceux et celles qui sont affaiblis par la maladie. Le Christ nous rejoint là où nous en sommes dans notre vie, même et surtout sur nos chemins de souffrance et de douleur, comme

avec les disciples d'Emmaüs. « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, il n'est même pas venu l'expliquer, il est venu l'habiter de sa présence », disait Paul Claudel. Le Christ va nous aider à grandir en humanité et à nous relever. Il se fait proche de celui qui est malade et nous dit comme à Bartimée : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » (Mc 10, 51) Le Christ nous accompagne et lui, qui a partagé notre condition humaine, qui a souffert au Jardin des Oliviers, en chemin de Passion et sur la Croix, comprend la souffrance. Il nous rejoint par ces sacrements lorsque notre vie est marquée par la maladie, le handicap, l'angoisse, l'annonce d'un diagnostic irréversible, l'approche d'une intervention chirurgicale ou le grand âge. Dès lors, ils deviennent un appel pour la vie : pour vivre avec lui cette étape de notre histoire.



BÉNÉDICTION DES HUILES SAINTES

© Cath-fr

Lors de la messe chrismale, l'évêque bénit les Huiles saintes dont l'huile utilisée lors du sacrement des malades.

Et parce que le Christ a guéri les malades, mais surtout parce qu'il est ressuscité, les sacrements pour les malades sont un geste de vie. Le Christ nous donne sa vie, il est venu nous sauver et il voit toujours en nous le frère ou la sœur et non pas d'abord le malade.

Célébrer les sacrements pour les malades et ses étapes :

- Le temps de l'accueil, de la salutation, de la connaissance.
- La préparation pénitentielle – le sacrement du pardon.
- L'écoute de la Parole de Dieu : la lettre de saint Jacques, un psaume, un évangile de guérison.
- L'imposition des mains :
« Ils imposeront les mains aux malades, et les malades s'en trouveront bien » (Mc 16, 18). C'est un appel à l'Esprit saint. Geste que nous retrouvons dans tous nos sacrements. Ici, c'est l'appel au don de la force et au fruit de la paix plus spécialement pour le malade.



L'ONCTION D'HUILE

© Unsplash

- L'onction d'huile sainte :
Tracée sur le front et dans les mains en faisant le signe de la croix, l'onction rappelle notre baptême et la Trinité. L'huile pénètre tout ce qu'elle touche, ainsi l'Esprit pénètre le corps du malade. Ce sont la douceur, la tendresse, la beauté et l'amour de Dieu qui pénètrent le corps du malade. De plus, l'huile est parfumée et rappelle ainsi que le malade est invité à porter, par toute sa vie, la bonne senteur du Christ, à sentir bon Dieu pour les autres. Le Christ peut ainsi l'entraîner dans sa Pâque et son passage vers la vie : « Qu'il vous sauve... »

« N., par cette onction sainte, que le Seigneur, en sa grande bonté, vous reconforte. Qu'il vous sauve et vous relève. »

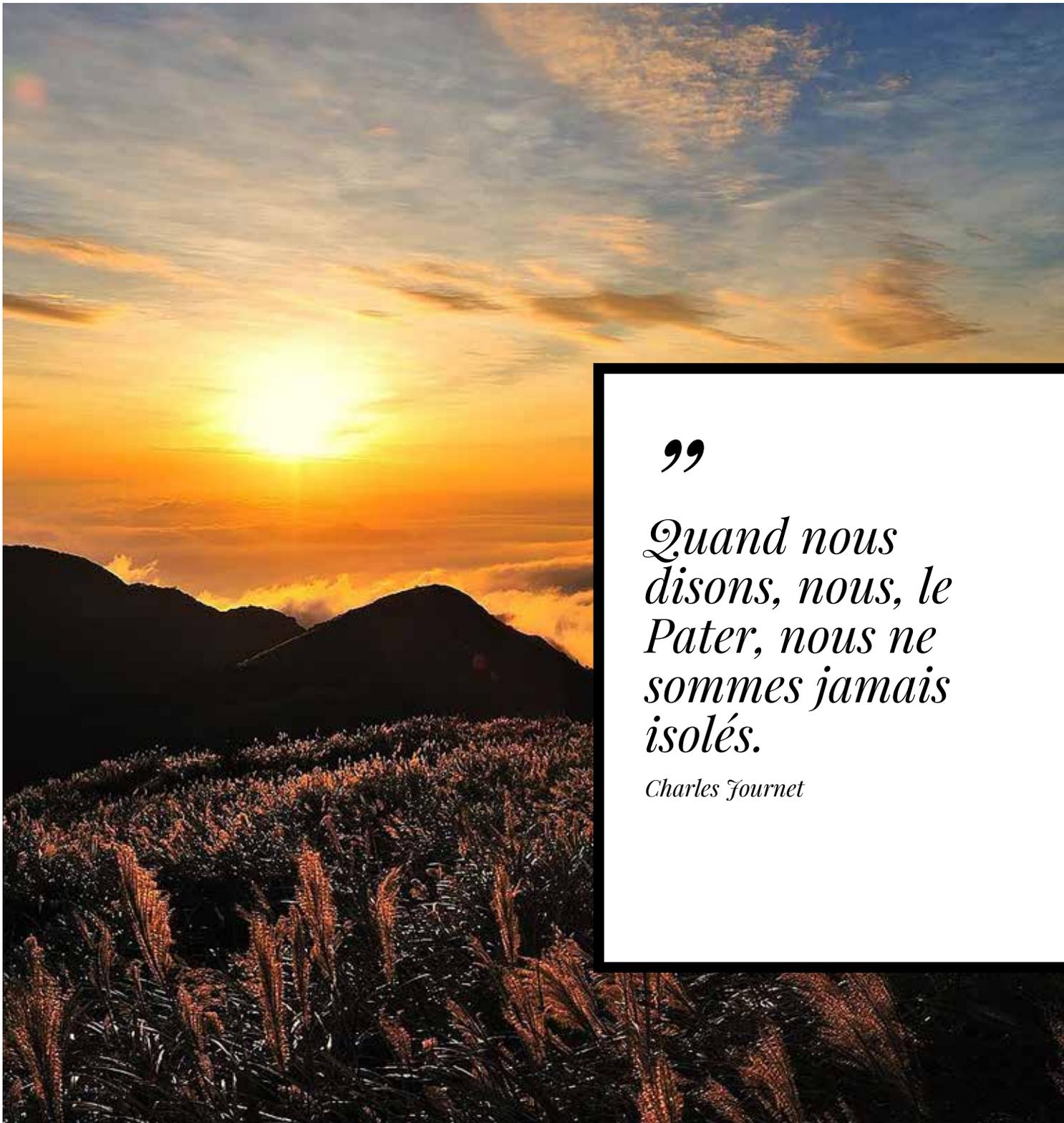
- Prière de l'onction.
- Une prière universelle.
- Un Notre-Père.
- La communion.
- L'action de grâce : comme le lépreux qui revient remercier et à qui Jésus dit : « Relève-toi et va, ta foi t'a sauvé » (Lc 17, 12-19).
- La bénédiction.

Les sacrements sont des actions du Christ par son Église. Comme tout sacrement, les sacrements pour les malades se reçoivent en Église, soit en communauté avec d'autres personnes qui font la même demande, soit en famille, avec des amis, des membres des équipes d'aumônerie : « Si deux d'entre vous sur la terre se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, ils l'obtiendront de mon Père qui est aux cieux. En effet, quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 19-20).

Enfin, le malade est investi de la mission de témoigner de sa foi et de l'amour de Dieu au cœur de sa maladie.

Alors le malade pourra poursuivre sa route plein d'espérance, de paix et de joie parce qu'habité, sûr que le Seigneur fait route avec lui, le porte quand il n'en peut plus et lui montre le chemin de l'ultime espérance : le passage, la Pâque, l'entrée dans la vie. Comme j'aime ces paroles du pape François qu'il disait en 2020 : « Je pense m'approcher de cette beauté, séduit, au crépuscule de ma vie, la tête baissée, et sentir son étreinte et puis le regarder. Je n'oserai pas le regarder sans qu'il m'embrasse. » Que c'est beau ! Merci pape François !

Rémy Berchier, prêtre, aumônier HFR



”

*Quand nous
disons, nous, le
Pater, nous ne
sommes jamais
isolés.*

Charles Journet

Notre Père qui êtes aux cieux

Personne, ici-bas, ne pourra jamais dire le Pater avec cette intensité et cette profondeur, cette force de supplication qu'y a mises le Sauveur. Quand il a dit ce Pater, il l'a dit non seulement pour répondre à la demande de ses disciples, mais en suppliant le Père pour la suite des siècles ; en ramassant tous les pauvres Pater qui seraient dits jusqu'à la fin du monde, de sorte que, quand nous disons, nous, le Pater, nous ne sommes jamais isolés. Même si je suis seul dans une île ou dans une prison, mon Pater n'est pas isolé, c'est un Pa-

ter catholique, embrassé par l'universalité du Pater de Jésus.

Il voyait toutes les lèvres qui le répèteraient dans le cours du temps, et il savait bien qu'elles le répèteraient sans en comprendre la signification dernière. C'était la solitude de Jésus de n'avoir personne qui puisse le comprendre, il était trop grand.

Mais dans la mesure où nous balbutions ce Pater de tout notre cœur, désireux de reprendre le sens que Jésus a mis dans ces grandes paroles,

nous ne sommes pas seuls. « Notre Père qui êtes aux cieux... », je l'ai déjà dit bien des fois, mais ai-je toujours pensé à le dire avec Jésus, et en Jésus ? C'est pourtant ce que l'Église nous invite à faire au moment de la messe : « Instruits par le précepte divin, nous osons dire... »

Charles Journet*

*Tiré de l'ouvrage de Charles Journet, *Notre-Père qui es aux cieux*, Éd. Saint-Augustin



AGENDA

25/26

**ATELIERS
CONFÉRENCES
SPECTACLES**

...

TOUT PUBLIC



@cathkathfri